



CHARLES - GUSTAVE PARQUET

Peintre de la Venerie Impériale

1826 - 1908

GUSTAVE PARQUET

Peintre de la Vénérie Impériale

Je dois à l'amabilité du commandant Parquet d'avoir eu communication des mémoires que lui a laissés son père. Il m'a paru que ces notes personnelles, prises sur le vif et dans l'ambiance de la Vénérie Impériale, étaient de nature à vous intéresser. C'est donc en votre nom comme au mien que je lui adresse ici l'expression de mes bien vifs remerciements.

En temps que peintre de la Vénérie Impériale, Gustave Parquet trouvait d'illustres devanciers dans les personnes d'Oudry, de Desportes, de Carle Vernet et de Jadin.

Charles Blanc, dans son « Histoire des Peintres », nous raconte dans quelles conditions Oudry devint peintre de la Vénérie de Louis XV, et comment les prouesses cynégétiques du Roi furent transmises à la postérité par le truchement des tapisseries des Gobelins, reproduisant les tableaux du maître. Un jour qu'Oudry avait peint un chasseur avec son chien, Largillière lui dit en riant : « Va, tu ne seras jamais qu'un peintre de chiens ». Oudry vit dans ces mots son horoscope et se mit à étudier les animaux. Encouragé par le roi Louis XV qui passait de longues heures dans son atelier, il exécute des tableaux destinés à être reproduits en tapisseries aux Gobelins, pour le palais de Compiègne. Ces toiles représentaient le Roi entouré de ses courtisans, officiers et piqueurs, tantôt chaussant ses bottes pour monter à cheval, tantôt assistant à un bat-l'eau dans les étangs de Saint-Jean-aux-Bois, tantôt courant le cerf à Royallieu. Les personnages y figurant sont autant de portraits. D'amusants épisodes viennent animer le décor, révélant une parfaite connaissance de la nature : la meute bondit parmi les blés ; un groupe de piqueurs traverse l'Oise en bac ; le coche de Beaumont remonte la rivière ; la calèche du Roi (1) attelée de quatre chevaux et la vue de Compiègne achèvent de parfaire la composition. Le Louvre possède, du même peintre, « une chasse au loup » et une « chasse au sanglier », le musée de Toulouse :

(1) Plus exactement un « diable » se différenciant du cabriolet à quatre roues et de la calèche par un panneau latéral de plus assurant sa fermeture.

« la prise du cerf », exécutée en 1730 pour une tenture des chasses du Roi au Palais de Compiègne, représentant le château de Saint-Germain-en-Laye avec, sur les bords de l'étang, le Roi à cheval, le comte de Toulouse, Monsieur le Prince, Monsieur de Dampierre, tous facilement reconnaissables ; les chiens et les chevaux sont autant de portraits. Monsieur de Labrunerie a signalé à la Société, au cours de la séance du 15 mars 1883, un autre tableau d'Oudry « Bat-l'eau en face du village de Jaux », qui existait au Palais de Fontainebleau.

Autre devancier de Parquet : Desportes (1661-1743) était élève de Monsieur Nicasius et se rappelait de Suyders. Il commença sa réputation en Pologne, à la cour de Jean Sobieski. Pensionné par le Roi de France, qui le logea au Louvre, il l'accompagnait dans ses laissé-courre, rendant toutes les péripéties de la chasse, observant l'attitude des chiens en cours d'action. De retour à l'atelier, il dessinait cinq ou six des plus beaux sujets et, après accord avec le Roi, il les reproduisait dans son tableau. « Le cerf aux abois », exécuté en 1735 pour Compiègne, et un « hallali de sanglier » sont ses pièces capitales. Sur l'ordre de Louis XV il fixa pour la postérité les traits de ses chiens favoris : Diane, Blonde, Pomme, Nonne, Bonne, Mine, Farine, Zette. Compiègne possède les portraits de : Pompéi, Florissant, Folle, Mitte, Tane, Blanche, chiens de Louis XIV et de Louis XV. Ce dernier avait confié à Von Blarenberghe le soin de décorer une tabatière qui comportait six gouaches et représentait en miniature une chasse en forêt de Compiègne, en 1764, terminée par un hallali mouvementé sur le toit d'une chaumière de Trosly. Le cerf, entouré par la foule, figure sur le couvercle de la tabatière, sur le fond de la boîte, dans un paysage : un déjeuner sur l'herbe, une charrette dételée auprès de laquelle figure un limier ; un épisode de lancer et un relais de chiens. Cette tabatière, devenue propriété de Louis XVIII, fut donnée par lui, en 1824, au baron Hue, fils de François Hue, valet de chambre de Louis XVI, et son compagnon de cellule au Temple. Sous Louis XVI, un tableau de Percier représente le Roi, encore Dauphin, chassant en calèche à six chevaux, précédée de deux officiers de vénerie qui font respecter les récoltes aux chasseurs.

Carle Vernet (1758-1835) fut le peintre officiel de la Vénérerie du Premier Empire.

Le Prince de Condé eut pour imagier le peintre Bertoux. J'ai vu chez le comte de Songeons deux tableaux de ce peintre que le Duc de Bourbon avait donnés à son arrière-grand-père. Il le remerciait ainsi du prêt d'un vautre de chiens Normands, qui lui avait permis de reconstituer son équipage. Ces tableaux fourmillent de détails amusants dont la précision, l'exactitude

des portraits, leur confèrent le caractère de véritables documents.

Nous arrivons à Godefroy Jadin dont l'hallali-sur-pied en forêt de Compiègne figurait déjà en bonne place au Salon de 1848. Mais c'est surtout à partir de 1855 que s'affirme son talent avec « un relais de chiens en forêt de Fontainebleau » et « une retraite prise », propriété du Prince de la Moskowa. En 1857 « un hallali de sanglier » en forêt de Fontainebleau, en 1859 « un cerf à l'eau » ont les honneurs de la cimaise. « Le rapport au carrefour des Grands Feuillards », « le coin de la Vénerie à une chasse de l'Empereur » sont autant de portraits du personnel de la Vénerie : 10 officiers et piqueurs. Citons encore : « un valet de chiens rappelant les chiens », « l'heure de la soupe », « le banc des limiers », « le départ de la meute pour le rendez-vous », « la curée aux flambeaux », tableaux inspirés par la Vénerie et dont les reproductions figurent en annexe au texte de l'ouvrage de Jadin (fils) sur la Vénerie Impériale. En parlant des tableaux de ce peintre exposés au Salon de 1864, M. de Collias, dans le journal « l'Artiste », dit : « Il y a deux espèces d'animaliers, l'animalier paysan comme Monsieur Brindel, le berger des moutons, et l'animalier aristocratique comme Monsieur Jadin, dont les chiens sont si bien élevés et de bonne race, qu'ils paraissent avoir, comme leurs maîtres, du sang bleu dans les veines. »

Vers 1865 Jadin tombe malade et ne vient plus que rarement à son atelier ; c'est alors que l'Empereur songe à lui donner un suppléant en la personne de Gustave Parquet. Entre Jadin et Parquet le peintre hollandais Martinus avait fait un court intérim (1).

Charles Gustave Parquet, né à Beauvais le 15 avril 1826, perdit son père à l'âge de quatre ans. Sa mère s'étant remariée deux ans après son veuvage, il fut élevé dans le goût du cheval et des sports par son beau-père, M. Côme, gardé du corps de Charles X, puis colonel des gardes nationales de l'Oise.

C'est à l'oncle de ce dernier, le notaire Raguideau, qu'arriva l'histoire suivante, contée par Méneval dans ses Mémoires : « Lors des fiançailles de Joséphine de Beauharnais, sa cliente, avec le général Bonaparte, le notaire la dissuada de donner suite à ce projet d'alliance avec un militaire n'ayant pour tout bien que sa cape et son épée. Cette réflexion parvint aux oreilles de Napoléon. La veille de son sacre, il s'offrit le malin plaisir de convoquer le notaire Raguideau, et, lui montrant le sceptre et le manteau impérial, il lui demanda si la cape et l'épée lui pa-

(1) Deux grandes toiles de ce peintre décorent un des salons du château de Compiègne.

raissaient toujours constituer une maigre dot pour une Beauharnais ? » Méneval ajoute qu'en guise de consolation, l'Empereur nomma Raguideau notaire de la Liste Civile. (tome I, p. 204).

Parquet semblait de prime abord appelé à faire carrière dans la diplomatie, où désirait le pousser son beau-père M. Côme, qui était lié avec M. de Salvendy, ancien ministre des Affaires étrangères. Mais, devant le désespoir de sa mère désolée à la pensée de se séparer un jour de son fils, il fut décidé que Parquet demeurerait auprès d'elle à Beauvais. Pratiquant les sports, ami des animaux, il vivait dans un milieu d'artistes et c'est en les voyant travailler qu'il prit goût à la peinture. Parmi ces artistes se trouvaient notamment : Corot, Wallet et le peintre animalier Palizzi. La jeunesse beauvaisienne, qui connaissait les peintres un peu par leurs œuvres, beaucoup par la réputation de grivoiserie que leur faisaient les romanciers de l'époque, croyait de bon ton, au cours de ces réunions, de donner à la conversation et aux chansons les tournures les plus crues. Il en fut ainsi notamment au cours d'un banquet qu'elle offrit un jour à Corot.

Le maître avait été durant tout le repas étincelant de verve et d'humour ; mais, quand vint son tour de chant : « de mon temps, dit-il, nous étions plus poétiques ». Et il susurra ces quelques vers :

« Je sais comment poussent les roses,
« Des oiseaux je connais les chants ;
« Je sais mille autres petites choses... »

Et quelle bonhomie ! Quelle finesse dans son regard tendre ! Parquet, dans ses mémoires, ajoute : « La stupéfaction de nos élégants était impayable. »

Cette fréquentation des artistes devait influencer la destinée de Parquet. Un jour que ce dernier avait fait une étude d'attelage de bœufs chez Wallet, le peintre Palizzi, qui avait traité le même sujet, donna la préférence à celle de Parquet et lui demanda de l'emporter.

Cela flatta beaucoup Parquet et fut pour lui la révélation de son talent. Encouragé également par Corot qu'il rencontrait quelquefois chez les mêmes amis, il se mit alors à travailler plus sérieusement et résolut d'aborder le Salon des Champs-Élysées. Il débuta à celui de 1857 par une toile représentant un chien terrier terrassant un renard. Alors qu'il exécutait le portrait équestre de son ami de Songeons, il fut mis en rapport avec le baron Lambert, Maître d'Équipage de la Venerie Impériale. Le baron s'offrit à lui faciliter ses entrées au chenil

et dans les écuries de la Vénérerie, où il trouverait de beaux modèles de chiens et de chevaux, d'intéressants sujets d'étude. Il occuperait officieusement l'atelier de Jadin dans les différents déplacements annuels de la cour ; ses chevaux seraient traités comme ceux de l'état-major ; il deviendrait en quelque sorte l'historiographe, par la peinture, de la Vénérerie Impériale, comme l'avaient été ses prédécesseurs Oudry et Desportes. C'est sur ces bases que Parquet fut intronisé à la Vénérerie de l'Empereur. Sa situation officielle ne devait intervenir qu'après le décès de Jadin, en 1868, à la suite d'une visite de l'Empereur à son atelier, en date du 16 novembre.

« Le Moniteur de l'Oise » et « Le Messager de l'Oise » ayant annoncé cette nouvelle, donnèrent prétexte à l'article suivant du pamphlétaire Rochefort, publié dans « La Cloche » (28 novembre 1868) : « L'Empereur s'est rendu dans l'atelier de Monsieur Gustave Parquet, peintre de la Vénérerie Impériale. S. M. a bien voulu féliciter notre compatriote de son talent. Sous un régime qui honore à ce point la chasse, il est logique d'avoir un peintre spécial pour la Vénérerie. Je souhaite à Monsieur Gustave Parquet d'être l'Horace Vernet de ces nouvelles batailles, dût-on faire un musée spécial pour ces gloires cynégétiques ? Mais ce qui me blesse, c'est que le Moniteur de l'Oise ajoute aussitôt : « Monsieur Parquet a commencé le portrait du Prince Impérial. » « Quoi ? C'est le même pinceau pour les chiens couchants et pour l'auguste visage du Prince ? Ainsi l'artiste ajoutera sur ses cartes, après « Peintre de la Vénérerie », ces mots « et du Prince Impérial » ? Quel oubli des convenances et de l'étiquette ! » Parquet voulait envoyer ses témoins à Rochefort, mais le baron Lambert l'en dissuada en lui faisant observer qu'il n'était pas visé personnellement par l'article ; et l'affaire en resta là. Cette petite polémique n'empêcha pas l'Impératrice de venir, de son côté, quelques jours après, féliciter l'artiste pour le portrait du jeune Prince qui avait provoqué l'article litigieux. Le journal de l'Oise rend compte de cette visite dans son numéro du premier décembre 1868 : « Hier, l'Impératrice et sa suite, parmi laquelle, la duchesse d'Albè, les princesses Ghika et de Metternich, s'est rendue à la Vénérerie. S. M. s'est arrêtée d'une manière spéciale devant le portrait du jeune Prince Impérial. La suite de l'Impératrice comportait en outre Mesdemoiselles Marie Stuart, sa nièce, de Larminat et Marion, ses demoiselles d'honneurs, Mesdames de Saulcy et de Sancy, dames d'honneurs, comte et comtesse de Pourtalès, vicomte de Lauriston, officier d'ordonnance de l'Empereur, commandant Duperré, aide de camp du Prince Impérial, baron Tristan Lambert.

Dès avant son intronisation officielle Parquet prenait part

aux déplacements de la Vénèrie. Ces déplacements en forêts de Compiègne, Fontainebleau, Rambouillet, Saint-Germain, n'avaient pas tous la même importance. Par le registre des chasses de l'Empereur, mis à ma disposition par l'aimable Conservateur du château de Compiègne, nous apprenons que, de 1852 à 1870, pendant une période de 19 ans, sur 716 découplés il y en eut 591 en forêts de Compiègne et de Fontainebleau, alors que Saint-Germain et Rambouillet n'en totalisaient seulement que 125. Saint-Germain fut supprimé en 1859, et Rambouillet demeura trois ans (1864 à 1867) sans recevoir la visite des souverains. Dans cette résidence de Rambouillet l'exiguïté des locaux consacrés à la Vénèrie amena Parquet à installer son atelier dans le grand vestibule du château. C'était là qu'il recevait, les dimanches et jours de fête, aux sons de la musique régimentaire qui jouait devant le perron.

La période d'été était affectée le plus souvent au déplacement de Fontainebleau. Le nombre relativement restreint des prises prouve que le « sentiment » des chiens s'accordait mal avec les effluves estivales. « Ça pue la violette » aurait dit certain piqueur pour excuser la déficience de sa meute. C'est ce qui avait obligé, en août, à découpler dans la matinée. Encore la chasse cédait-elle le plus souvent le pas aux promenades en forêt ou aux parties de canotage sur l'étang, où une vraie flottille vénétienne avait été installée.

Parquet appréciait l'aspect sauvage de cette forêt, ses landes couvertes de genévriers, ses joncs parsemés sur un tapis de bruyères, ses rochers évoquant des idées de désolation. Au cours d'une de ses randonnées, la veille de la chasse qui devait clôturer le séjour des souverains Russes en France, Parquet se promenait dans ces parages désertiques, près du lieudit : « la roche qui pleure ». Douze individus à mine patibulaire, surgissant des rochers à l'appel d'un coup de sifflet, vinrent se ranger des deux côtés sur son passage et l'accueillirent par des hurrahs nourris. Parquet crut tout d'abord à une farce de carabins, toutefois il jugea bon d'aviser de cet incident la police, et l'on découvrit que cette manifestation avait servi de répétition générale à un complot projeté contre le Czar. En d'autres circonstances la chasse avait d'ailleurs servi à préparer des attentats. Charles Nauroy, dans son ouvrage sur les derniers Bourbons, signale que l'assassin Louvel reconnu s'être rendu plus de cinquante fois à Saint-Germain, les jours de chasse, pour tuer le duc de Berry. Du temps de Louis XIV déjà, le marquis de Souches nous apprend que des mesures de sécurité étaient prises la veille des chasses à Marly : un bivouac était établi à toutes les avenues abordant le château ; les rondes étaient ordonnées par le maré-

chal de la Feuillade ; le major des gardes veillait toute la nuit et des exempts surveillaient les abords du bois.

L'automne, vers la Toussaint, ramenait à Compiègne les « grandes séries ». Un train spécial conduisait à Compiègne les souverains et leurs invités ; la durée du séjour était de 4 à 5 semaines. On chassait à courre tous les 5 jours, et, lorsque le cinquième jour tombait un dimanche, la chasse était reportée au lundi.

L'état-major de la Vénérerie avait à sa tête le Grand Veneur. Cette charge, attribuée tout d'abord à titre purement honorifique au Maréchal Magnan, fut tenue en fait par le colonel Ney, Prince de la Moskowa, à partir de 1857. Le général Fleury, dans ses Mémoires, nous raconte comment il fut pourvu aux charges de Grand Ecuyer et de Grand Veneur : « Quand vint le tour de Grand Ecuyer et de Grand Veneur, l'Empereur, s'adressant au lieutenant-colonel Ney et à moi, nous dit, avec une certaine hésitation, qu'en raison de notre grade, il ne pouvait, à son grand regret, nous donner le titre de grands officiers, mais qu'il nous confirmait dans les fonctions de premiers officiers chefs de service. Il se proposait de nommer comme titulaires honoraires le Duc de Vicence et le Prince de Wagram dont les pères avaient été Grand Ecuyer et Grand Veneur sous le premier Empire. L'Empereur me dit : « Fleury, avez-vous quelques observations à faire ? — Oui Sire, répondis-je avec une émotion contenue, pour mon compte, je ne saurais accepter cette déchéance d'être placé derrière le Duc de Vicence, lors même qu'il ne serait que Grand Ecuyer honoraire. Caulaincourt est digne de tous les respects, je ne saurais cependant me résigner à devenir le second de son fils. Quant au Prince de Wagram, pourquoi le fils du Maréchal Ney, fusillé pour la cause impériale, céderait-il le pas au fils du Maréchal Berthier ? Ne le vaut-il pas comme aptitude et comme intelligence ? S'il n'est pas prince, le titre est dans sa famille ; vous pouvez le faire duc si cela vous plaît ». Le lendemain matin S. M. nous fit appeler le colonel Ney et moi : « Eh bien, j'espère que vous ne serez plus tristes, je vais nommer les maréchaux de Saint-Arnaud et Magnan Grand Ecuyer et Grand Veneur. Vos chefs ne seront que titulaires ; vous prendrez charges et service. »

Le Grand Veneur avait sous ses ordres deux Lieutenants de Vénérerie : La Tour-Maubourg, dont Madame Carette disait qu'il avait la taille et le visage des anciens preux, et de Toulangeon. Le maître d'équipage était le baron Lambert ; le peintre de la Vénérerie : Godefroy Jadin ; le médecin : docteur Aubin des Fougerais.

Le baron Lambert, maître d'équipage, fils d'un général du premier Empire, avait une forte dose d'esprit et d'originalité.

Très superstitieux, il ne manquait pas de glisser une pièce de 5 francs dans le tronc de l'église les matins de chasse pour assurer le succès de la journée, et il n'aurait pas enfourché sa monture sans emporter les clous ou le morceau de fer à cheval qu'un hasard lui avait fait rencontrer sur son chemin. Sa superstition n'avait d'égale que sa bonhomie. Il lui arriva de venir saluer l'Impératrice dans une tenue très défraîchie. L'Impératrice se tournant vers ses dames d'honneur, leur dit : « Mesdames, il nous faudra faire une quête pour offrir un habit au baron Lambert. » Au lieu de se confusionner, Lambert répartit : « Madame, puisque Votre Majesté est en voie de générosité, qu'Elle daigne être assez aimable pour me faire donner aussi un gilet ». Lambert ne portait pas de moustaches, la nature ne l'en ayant pas doté. Comme un de ses supérieurs, au cours d'une inspection, lorsqu'il était officier dans l'armée, lui reprochait le manquement à l'ordonnance : « Voilà dix ans, dit-il, que je les attends : elles ne sont pas encore venues ». Sous les ordres du baron Lambert évoluait tout le personnel des piqueurs, valets de chiens, voyageant par train spécial et logés dans les locaux actuels du Haras. Jusqu'en 1865 les déplacements s'étaient faits par routes et par étapes. En tête du personnel figura longtemps Reverdy surnommé « la Trace », un vieux routier né en 1783, successivement valet de chiens, valet de limier, piqueur de la Vénérerie, au cours des quatre régimes. Malgré son âge avancé (il avait 70 ans quand la Vénérerie se reconstitua) le colonel Ney n'hésita pas à l'embaucher, parce qu'il avait conservé, de sa longue carrière, les traditions des anciens régimes. Deux mots de la Trace situent le personnage : au cours de la présentation au Grand Veneur de son personnel comptant plusieurs chevronnés, il disait : « ils ne sont pas bien frais ; mais sous l'uniforme, outre leur valeur, ils seront bien ». Au Prince Président il disait : « Monseigneur, j'ai eu l'honneur de découpler pour S. M. l'Empereur et Roi Napoléon I^{er} un jour que le rendez-vous était ici même. La voiture qui amenait S. M. l'Empereur et Roi arrivait au carrefour, tandis qu'il en partait encore du château, tant il y avait de rois et de princes dans sa suite ». Chaque fois que la Trace prononçait les mots « Empereur et Roi » il saluait du chapeau d'un beau geste à la française. La Trace souffrait difficilement d'être contredit par d'autres que par son chef, le baron Lambert. Au cours d'une chasse un jeune officier s'étant mêlé de vouloir commander une manœuvre qui risquait de compromettre le succès de la journée : « Qui commande ici de vous ou de moi ? » avait réparti la Trace. Et comme l'officier l'avait traité de « valet » la réponse ne se fit pas attendre : « Valet, soit, mais n'oubliez pas que je le suis de

votre maîtresse ». Ce mot valait la peine d'être retenu. Après de la Trace se trouvaient les le Roux, les la Faille, débris de la Vénérie de Charles X, Firmin, Landouiller, Leemans, sortis des meilleurs équipages de France. Avec leur concours, le colonel Ney eut vite fait de reconstituer la Vénérie, ce qui n'était pas facile si l'on songe que tout faisait défaut en 1852, même les cerfs, dont il restait seulement une dizaine en forêt. Huit ans plus tard la moyenne annuelle des prises était de 50 à 60 dans les forêts de Compiègne, Fontainebleau, Rambouillet. La Trace avait pour second le piqueur Leemans, qui fut très utile à Lambert pour ses achats en Angleterre, en raison de sa connaissance de la langue anglaise.

Les matins de chasse en forêt de Compiègne, de grands breaks, attelés en poste, amenaient au rendez-vous les souverains et leurs invités : les souverains occupaient le siège de devant ; les invités par groupe de 15 à 18, étaient répartis à l'intérieur des breaks. Les chevaux étaient menés en main par le personnel d'écurie portant le chapeau haut de forme, la redingote de drap vert, le pantalon noisette, les bottes à revers et les gants de peau blanche.

Ces rendez-vous se tenaient le plus souvent au carrefour du Puy-du-Roy, à Orbay, à Bourbon, à la Muette, au Vivier-Corax, à la Faisanderie. Le carrefour du Puy-du-Roy porta longtemps le nom de Carrefour de l'Assemblée, de Carrefour des Routes, en raison des huit routes que François I^{er} fit percer tout autour. Louis XIV fit communiquer ces 8 routes par 54 allées cavalières ; 229 routes nouvelles furent ouvertes par Louis XV. La forêt compte 278 carrefours dont les noms sont empruntés soit à des divinités sylvestres (Hamadryades) soit à des personnages de la cour (Victoire, Antin) soit à des termes de Vénérie (Hourvari, Relancé, Beaufeuille) soit à des noms d'animaux (Sanglier, Cerf, Renard), soit à des noms de lieu.

Plusieurs des grands carrefours comportent des constructions légères où l'on peut s'abriter, dresser une table (c'est le cas de la Faisanderie). Dans ses Mémoires, en 1519, le duc de Luynes signale qu'il a fait à Compiègne un nouvel ermitage : l'enceinte en est une très belle futaie, de 600 toises de tour, formée de planches de 10 pieds de haut ; les allées sont sablées et bordées de gazon, avec de petits arbustes dans les encognures et des vases de faïence remplis de fleurs autour de la petite maison. Il y a un jet d'eau, des poules dans un petit poulailler séparé. Le Roi a déjeuné plusieurs fois dans cet ermitage. La même année, le Roi a fait construire au Vivier-Corax un petit établissement pour y déjeuner. On y a tendu la maison de bois du Roi : c'est une tente parquetée, avec des fenêtres, divisée en

trois pièces ; on y a ajouté 2 tentes du feu Roi, servant l'une de garde-robe, l'autre de cabinet. A portée sont des tentes pour les officiers de garde. En dehors de l'enceinte, une autre tente avec des fourneaux et une cheminée ; le Roi y fait porter ses cantines, et l'on ajoute quelques plats chauds quand il le désire. Il n'y a pas d'étiquette pour son service : il prend à boire lui-même ou s'en fait verser par le premier de ceux qui ont l'honneur de sa suite. L'Empereur Napoléon, lui aussi, lorsqu'il venait chasser en forêt, avait un en cas de ravitaillement composé de 50 bouteilles de vin ; il y avait d'ailleurs rarement recours. Un jour pourtant, souffrant de la soif, il demanda à l'officier de bouche de lui apporter quelques bouteilles. L'officier tardait à le satisfaire, et finalement il dut convenir que si les 50 bouteilles étaient bien là, elles étaient vides de leur contenu. L'Empereur fut le premier à rire de l'aventure et prescrivit au service de garnir dorénavant l'en-cas avec 51 bouteilles au lieu de 50 : « Ainsi, dit-il, j'aurai des chances d'en avoir une personnellement pour moi ».

Mais revenons aux chasses du deuxième Empire. Parvenue au rendez-vous, l'Impératrice tient cercle, entourée de ses dames d'honneur : Mesdames la Princesse d'Essling, Duchesse de Bassano, Marquise de Latour-Maubourg, Comtesses de Montebello et de la Bédoyère, Marquise de las Marismas. De son côté, l'Empereur a près de lui ses habitués et quelques invités empressés à lui faire leur cour. Parfois se produit un incident comme celui dont Parquet fut témoin et qu'il nous conte dans ses Mémoires : un jeune gandin, chevauchant un magnifique irlandais, osseux à souhait, arrive devant l'Empereur, il soulève son haut de forme, dessine un impeccable rond de bras pour déposer ses hommages aux pieds du Souverain ; à ce moment le cheval, prenant peur, exécute un demi-tour et dépose son cavalier présentant à l'Empereur la partie la moins respectable de sa personne. L'Empereur feignit d'ignorer l'incident : mais le Prince de la Moskowa, se tournant vers Parquet, lui glissa à l'oreille — tout comme il aurait dit : « admirable sujet à mettre en vers latins — beau sujet de chasse n'est-ce pas, Parquet ? » L'album de chasse du peintre reproduit cette scène digne de servir de pendant à la présentation de Madame Sans-Gêne au grand Ancêtre. Une autre fois c'est un invité, qui, par maladresse, a causé un accident : son cheval a cassé la jambe du Docteur Fougerais. Cet accident a vivement ému l'Impératrice, qui s'écria : « Quand on ne sait pas monter à cheval, on ne vient pas à la chasse. » Le soir Violet-le-Duc, témoin de la scène, faisait don à l'Impératrice d'un croquis représentant, sous les traits de S. M., une Némésis, les yeux bandés, avec la mention : « en souvenir de la scène de cet après-midi. » Cette œuvre est

aujourd'hui la propriété de Madame Carette. L'entourage de l'Empereur comprenait le Marquis de l'Aigle, les Barons de Villars, d'Offémont, de Condé, Aristide de Songeons, le Comte de Ganay, le Duc de Vicence, Comte Davilliers, Vicomte Aguado, de Poilly. Avaient le bouton, outre les écuyers accompagnant l'Empereur, beaucoup d'officiers de la Maison civile et militaire, les ambassadeurs et ministres, le Prince Napoléon, le Prince Murat et son fils, Lord Cowley, Prince de Metternich, Heeren, Prince de Reuss, de Morny, de Persigny, Fould; Newcastle, les fils des Docteurs Conneau et Corvisard.

La tenue de Vénerie, que revêtaient cavaliers et amazones, comportait pour les hommes l'habit à la française vert galonné d'or et argent, col et parements de velours rouge avec galons or et argent, cravate blanche à deux tours et à nœuds, gilet long au velours rouge galonné de même, culotte de velours blanc remplaçant pour les chasses de l'Empereur la culotte verte des chasses ordinaires, bas blancs faisant manchettes, bottes demi-fortes, tricorne, dit lampion Louis XV, avec plumes noires (blanches pour S. M.). Seul l'Empereur porte une décoration sur la tenue, la grande plaque de la Légion d'honneur.

Les amazones portent la casaque verte galonnée avec brandebourgs, poches galonnées en double triangle, parements de velours rouge, gants blancs, jupe verte, cravate de dentelle maintenue par un petit velours noir, dite à la « steinkerke », tricorne orné de plumes noires, mais blanches pour l'Impératrice. La Princesse Bacciochi arbore parfois la tenue masculine dans les chasses ordinaires. Portaient le bouton en amazones : la Comtesse de Caulaincourt, Marquise de Castellane, de Pierres, Comtesse de la Bédoyère, de Brigode, de Portalis, de Galifet, Madame Thayer, Lady Cowley, la Duchesse d'Albe. Dans le livre sur les chasses de Compiègne, Almeyras raconte que sous le premier Empire, Joséphine, laissée libre de choisir les couleurs d'équipage, avait convoqué à cet effet le tailleur Leroi, arbitre des élégances ; les sœurs de l'Empereur avaient émis chacune un avis différent : la Reine Hortense optait pour le blanc, la Princesse Borghèse pour le lilas, la Princesse Caroline pour le rose. L'Impératrice préféra le velours amarante brodé d'or. Nous avons vainement recherché confirmation de ce choix dans un autre ouvrage.

Dans un coin du carrefour du rendez-vous se trouvent la meute, les piqueurs, les valets de chiens à pied et à cheval. Leur tenue comporte la culotte de drap rouge, le chapeau de gendarme en bataille, l'habit vert galonné du galon de vénerie argent et or. Le harnachement des chevaux est strictement réglementé : selle à la française avec poitrail et croupière ; dans

les dernières années seulement selle anglaise ; croupelin de drap rouge sur tapis de selle blanc bordé de vert.

Après le rapport, reçu par l'Empereur de la bouche du premier veneur, les cavaliers s'approchent de l'enceinte d'attaque derrière la meute dans l'ordre suivant : le maître d'équipage (Baron Lambert), leurs Majestés accompagnées du grand ou du premier veneur, les officiers de Vénerie, les officiers de la Maison de l'Empereur, les invités, l'Impératrice accompagnée du Baron de Pierres, son Grand Ecuyer, et de la Baronne de Pierres, dame du Palais.

La meute se composait de 100 chiens anglais, dont on découplait seulement une partie.

Le chenil, établi tout d'abord au Carrousel, à la grille de l'avenue de Maintenon, local devenu les écuries de l'Empereur, fut ensuite transporté aux Héronnières et de là à Fontainebleau. Il était admirablement tenu. Au cours d'une visite, dans laquelle elle accompagnait l'Impératrice, la Princesse de Metternich prétendit avoir été piquée par une puce, et, pour plaisanter, feignit de passer l'insecte dans le cou du grand Veneur. Si rassuré qu'il fût sur la bonne tenue du chenil, le grand Veneur goûta médiocrement la plaisanterie ; mais la Princesse n'en était pas à une espièglerie près.

Les chevaux des hommes étaient du modèle irlandais, amples et bien membrés. Le Baron Lambert, avec le concours du piqueur des écuries, Louis, était parvenu à constituer un ensemble très homogène. Les chevaux coûtaient environ 12 à 1500 francs pièce : heureuse époque, si l'on songe qu'aujourd'hui le moindre bidet revient à la bagatelle de 50.000 francs ou même davantage.

Les officiers de Vénerie et les piqueurs avaient chacun 3 chevaux ; les valets de limier à cheval, 2 ; les valets de chiens à cheval, 1. L'Empereur et quelques officiers se remontaient en chevaux de pur-sang. Le temps n'est plus où le Prince Charles, grand écuyer de Louis XV, ne pouvant obtenir de l'Angleterre des chevaux de pur-sang pour son Maître, dut avoir recours à l'intervention du Maréchal de Belle-Isle auprès de Monsieur de Newcastle : ce dernier lui fit parvenir aussitôt un passe port de 40 chevaux à titre personnel au nom de Louis XV.

L'Empereur disposait pour la chasse de 14 chevaux de selle : ses préférés avaient nom : Buckingham et Walter-Scott. L'Impératrice en avait 18, dont Bosphore, Phébus et Longrewickz, sans compter : Cerf, l'alezan du manège Duphot, sur lequel elle fit sa première chasse en forêt de Compiègne, où elle se perdit complètement : il fallut le concours de Toulangeon et de Maurepas pour la retrouver et la ramener au château, où l'attendait son futur fiancé dans un état de nervosité intense. A la suite de

cet incident, Cerf fut rendu à son manège et son remplaçant lui fut choisi par le général Fleury dans les écuries de l'Empereur. L'Impératrice était une amazone accomplie, mais elle renonça rapidement à suivre les chasses à cheval. Elle se rendait au rendez-vous en char-à-bancs et rentrait le plus souvent avant l'hallali.

Quant à l'Empereur, en dehors des chasses officielles, il montait rarement à cheval sauf pour faire honneur à des souverains étrangers ou à des invités princiers. La chasse se réduisait pour lui à un canter, après quoi il allait retrouver son ami lord Cowley et reprendre avec lui quelque entretien sur un sujet diplomatique.

Parquet nous raconte qu'au cours d'une chasse l'Empereur fut dépassé dans une allée d'entraînement par le jeune Gaston de la Motte, alors âgé de 12 ans et qui n'était pas maître de sa monture : ce cheval, il est vrai, était Franc-Picard, célèbre steeple-chaser du Baron de la Motte, alors directeur du Haras d'Abbeville, et fut une des gloires du turf. On sait quelle incorrection constitue pour un invité le fait de dépasser le maître d'équipage. Le père de la Motte s'empresse donc, après la chasse, d'amener son fils à l'Empereur pour s'excuser de sa conduite. Une fois de plus S. M. se montra indulgente : pleine de bonne grâce, avec son sourire nonchalant, Elle se borna à caresser la joue du jeune délinquant et à dire à son père : « Ce pauvre garçon n'a pas besoin de s'excuser : ce n'est pas Gaston de la Motte qui a dépassé l'Empereur, c'est Franc-Picard qui a dépassé mon cheval ; il n'en est pas responsable ». Dans la suite, Gaston de la Motte, devenu un gentleman-rider accompli, gagnant de nombreuses courses en Angleterre et en France, aimait à raconter cette anecdote.

Le désintéressement relatif de l'Empereur à l'égard de la chasse explique pourquoi certains ont reproché à la Vénérerie Impériale de prendre souvent des animaux de change. Le maître d'équipage connaissait le désir de l'Empereur d'abrèger le plus possible la durée des chasses, qu'il considérait comme un passe-temps secondaire. Lors donc que l'animal d'attaque s'était accompagné dès le début de la chasse, il arrivait au Baron Lambert de laisser se former 2 paquets de chiens à la poursuite des 2 animaux également échauffés et de ne couper que peu avant la prise sur celui des 2 cerfs qui lui semblait le moins fatigué. Ainsi, lors d'une chasse donnée en l'honneur du Czar, on attaqua un dix-cors et l'on prit une troisième tête, ce qui fit dire malicieusement au Grand-Duc Constantin : « je l'aurais jugé plus cerf au découplé ».

Dans les chasses ordinaires, hors la présence de l'Empereur,

jamais le fait ne s'est produit. Lambert était un veneur trop averti pour prendre un change lorsqu'il chassait avec quelques habitués, et il préférerait sonner la rentrée au chenil plutôt que de faire une prise incorrecte.

A partir de 1866 un troisième membre de la famille Impériale suivait les chasses : le jeune Prince était comme son père un excellent cavalier. Ses chevaux, cobs ou poneys, avaient nom : Papillon, Fleurette, Bouton d'Or ; son poney préféré, de robe café au lait, don du Sultan d'Égypte, avait nom « Effendi ». L'écuyer du jeune Prince était Monsieur Bachon, qui lui donnait chaque jour une leçon d'équitation dans le manège du quai d'Orsay ou dans celui du parc haut à Saint-Cloud. Bachon avait fait de l'initiation de son élève à la science équestre un véritable sacerdoce, nous dit Madame Carette. Le Prince fit sa première chasse en forêt de Compiègne le 17 novembre 1866, accompagné par son écuyer et par son petit ami, le fils du docteur Conneau. Il arriva l'un des premiers à l'hallali aux étangs de Saint-Pierre. Dans la suite il prit part à de nombreuses chasses dont la dernière le 20 avril 1870. Lui faisant escorte le jeune Murat, dit : « Chino », qui avait débuté à 10 ans, et ses amis Espinasse, Pierre de Bourgoing, Fleury, Maxime Frossard, Corvisart, de la Poëze.

Il n'entre pas dans le cadre de cette causerie de nous étendre sur le détail des chasses de Compiègne, sur les incidents et les accidents qui s'y produisirent. Nous avons voulu seulement, dans cette digression, situer le cadre et les personnages qui sont figurés sur les toiles de Parquet.

L'œuvre picturale de Parquet comporte des tableaux de composition, des portraits équestres, des études d'animaux. Dans la première série, le rendez-vous de chasse de la Venerie Impériale attire plus particulièrement l'attention. Le grand Veneur Prince de la Moskowa y est représenté au milieu de ses officiers de Venerie, tous parfaitement ressemblants. C'est ce que faisait observer le petit Prince Impérial un jour qu'il assistait dans l'atelier de Parquet à la terminaison du tableau ; nommant l'un après l'autre tous les personnages du tableau il disait : « je les reconnais très bien ». Parvenu au portrait de Lambert auquel Parquet avait donné une silhouette svelte et plus dégagée que nature, car il était doté d'un certain embonpoint. « Quel est celui-là ? demanda le Prince, je ne le reconnais pas. — Mais c'est le Baron Lambert, Monseigneur ! » Le Prince alors arrondit d'un coup d'ongle le bedon du Baron, après quoi il dit : « maintenant je le reconnais. » Ce tableau figura en bonne place au Salon de 1868, où il eut les honneurs de la cimaise, grâce à l'intervention du Comte de Nieuwerkerke,

surintendant des Beaux-Arts. Une véritable lutte d'influences s'exerçait alors au sujet du placement des tableaux. Dans son livre sur la vie d'un artiste, J. Breton nous raconte qu'ayant envoyé au Salon le fameux tableau des « Moissonneurs », qui avait valu de chaudes félicitations de l'inspecteur chargé de la mise en place des tableaux, grand fut son étonnement en voyant son œuvre placée sous la toiture. « Il y a tant de protégés ! » s'excusait l'inspecteur. Quant à Morny il refusa de recevoir la réclamation du peintre à défaut d'une lettre d'audience. « Tout le monde ne peut pas être à la cimaise » objectait Nieuverkerke. Finalement le tableau avait été remis en bonne place. Vint à passer le Prince Napoléon qui fit substituer aux « Moissonneurs » l'œuvre d'un de ses protégés. « C'est bien, dit Nieuverkerke, on les redescendra après le remaniement. » En fin de compte le plus tenace eut gain de cause, mais cet exemple montre la place faite au talent et à l'intrigue en cette matière. Personne n'ignore que le « beau Castor », comme on surnommait Nieuverkerke dans le monde des artistes, s'honorait de la haute protection de la Princesse Mathilde, seule dans le milieu de la Cour, avec le Comte de Beaumont, à favoriser les arts, ce qui lui avait valu le surnom de « Notre Dame des Arts ». « L'Artiste » faisait de Nieuverkerke le portrait suivant : « front droit haut et large, yeux profonds, cheveux d'or devenus de neige, traits majestueux et fixes, sourire affable nécessaire à celui qui a tant de choses à accorder ou à refuser ». Le temps n'était plus où Napoléon I^{er} disait au surintendant de Luçay : « le talent est une vraie puissance, je ne reçois pas Talma sans retirer mon chapeau ». Nieuverkerke avait toutefois obtenu de Napoléon III la création d'un grand prix de peinture. Mais l'Empereur ne s'intéressait pas réellement à l'art, réservant sa faveur aux questions sociales. Sans doute estimait-il, comme le roi Louis XIII, qu'il suffit que le Prince puisse juger de la bonne ou mauvaise composition d'un tableau.

Quant à l'Impératrice, l'intérêt porté par elle aux artistes se bornait à des invitations aux Tuileries, à Compiègne ou à Fontainebleau. Bac, dans son livre sur le second Empire, assure que « son jugement trouvait un appui dans son ignorance et qu'on est toujours plus soutenu par une grande situation que par un grand savoir ». Carpeaux tenta vainement de faire le buste de l'Impératrice. Il est vrai qu'elle confia au peintre Winterhalter le soin de faire son portrait dans l'atelier que l'Empereur lui avait fait aménager aux Tuileries. Cet atelier, fort luxueux, était si encombré que l'artiste pouvait à peine y poser son chevalet. L'Empereur posa dans ce même atelier pour Flandrin. L'étude du Poussin avait fait partie de l'éducation de

Mademoiselle de Montijo : au mur de son appartement de jeune fille étaient suspendues plusieurs de ses œuvres. « On voit que vous occupez un appartement meublé », lui disait une de ses amies. « Et à quoi reconnaissez-vous cela ? » — « A ces croutes pendues au mur ». Inutile d'insister sur le succès de cette remarque.

En dehors des œuvres de grande composition, Parquet exécuta dans son atelier un certain nombre de portraits équestres, notamment celui du Prince Impérial sur le poney que lui avait donné le Sultan d'Égypte ; celui du Prince de la Moskowa ; du Prince Murat en Colonel des Guides et de son fils dans la tenue de l'équipage du Prince de Wagram, du Marquis de Latour-Maubourg et du Marquis de Toulangeon en tenue de Vénerie, celui du Baron Lambert, du Général Pajol en Colonel des Dragons de l'Impératrice, du Comte de Songeons et de Monsieur Heeren, ambassadeur des villes hanséatiques. Monsieur Heeren était le patineur attitré de l'Impératrice quand elle patinait sur la glace à Pierrefonds. Il obtint un jour la faveur de servir à la carabine un cerf hallali. Cette faveur fut fort mal vue de l'état-major de la Vénerie et elle fut sans lendemain. Le portrait du jeune Prince Joachim Murat et celui de sa sœur Anna, montant son âne Cadichon, furent exécutés à la demande de la Princesse Murat qui voulait en faire une surprise au Prince. Il s'en fallut de peu que le secret ne fût éventé. Un jour, au cours d'un déjeuner suivant la séance de pose, le petit Joachim dit à son père : « Tu sais, Papa, Monsieur Parquet a écrit l'âne à Nanette ». Il fallut toute la diplomatie du Baron Lambert pour arranger les choses et le secret fut gardé. Parquet raconte qu'après la terminaison de son portrait la jeune Anna vint le trouver ; elle portait sa première crinoline et lui fit remarquer qu'elle l'avait mise pour faire honneur à son peintre.

Parquet occupait à Fontainebleau le deuxième étage du pavillon de Sully dont les Murat occupaient le premier. Un jour qu'il n'était pas allé à la chasse, un cerf maintenu par 3 chiens vint se faire aboyer dans l'étang du Bréau. Le voyant par sa fenêtre Parquet s'y rendit ainsi que la Princesse Murat, qui elle aussi, était restée au palais et avait vu de sa fenêtre la scène. Quelques-uns des curieux qui étaient là proposèrent d'aller chercher des cordes pour les lancer dans les bois du cerf et le tirer ainsi vivant hors de l'eau, ce qui fut accepté. Le cerf se laissa traîner docilement vers l'abreuvoir et sortit de l'eau comme une vache. On le conduisit ainsi et on l'attacha dans une écurie de la Vénerie. Quand l'équipage rentra on lâcha le cerf dans le parc et on mit la meute après lui pour donner au Prince Impérial le spectacle d'un hallali, ce qui l'intéressa beaucoup.

Pendant que Parquet exécutait le portrait du Prince Joachim Murat, en Colonel du régiment des Guides, le trompette, qui figurait dans ce tableau derrière son Colonel, posait dans son atelier lorsque le Prince Impérial y vint. Le trompette mit le sabre à la main et présenta l'arme. Le Prince l'invita à remettre le sabre au fourreau. Après son départ le trompette, brave alsacien, pleurait d'émotion : « C'est le plus beau jour de ma vie, dit-il à Parquet, en rentrant au village je pourrai dire que le Prince Impérial il m'a parlé ».

Parmi les esquisses d'animaux, exécutées par Parquet, figurent celle du limier « Tigre » avec lequel le Prince Impérial adorait faire un simulacre de bois dans le parc, celle du chien « Nero » favori de l'Empereur ; n'oublions pas les portraits de « Fillette » et de « Finaud » les épagneuls favoris du Prince.

Le Général Rollin, qui n'aimait pas les enfants, intervint un jour pour empêcher le petit Prince de jouer avec ses chiens. L'enfant désolé alla se plaindre à sa mère et traita le général de « vieille bête ». Privé de dessert pour cette incartade, il dut faire des excuses au général.

Quand Parquet travaillait dans son atelier, il recevait souvent la visite du Prince Impérial dont il appréciait le talent de caricaturiste. Ce don lui venait de sa mère, qui avait au plus haut degré le sens du ridicule. Le trait dominant d'une figure, le tic révélateur, rien n'échappait au coup d'œil du petit Prince. Parfois il s'amusait avec les tubes de peinture et s'enduisait la figure de terre de Sienne. Sa bonté, sa malice, sa bravoure se manifestaient au cours des conversations qu'il avait avec Parquet. « Un Napoléon ne doit jamais avoir peur », disait-il à sa Mère après l'incident du Chamois qui s'était échoué sur les rochers de Biarritz. Parquet se trouvait même gêné pour répondre aux questions de son élève, par exemple quand il lui demandait : « Pourquoi les cerfs brament-ils ? »

L'atelier de Parquet reçut à plusieurs reprises la visite des souverains, des ambassadeurs, des artistes tels que Rosa Bonheur. S'il tenait compte des observations des artistes, il enregistrait avec un certain scepticisme celles des gens du monde. Leurs critiques tendaient d'ailleurs le plus souvent à obtenir un rabais sur le prix de la toile : certains déclaraient froidement que la qualité de la peinture importait peu pourvu que la ressemblance fût garantie.

La guerre mit fin à ces manifestations cynégétiques. Les chiens furent pendus, les chevaux répartis dans l'armée, Parquet conserva toutefois sa jument Sarah qui l'avait porté tant de fois à l'hallali.

Lambert, après avoir partagé la captivité de son souverain

se retira dans un petit port de la Manche, où il faisait le catéchisme aux enfants. Il écrivait à Parquet : « Je regarde avec un profond mépris ce qui se passe aujourd'hui et j'espère en Dieu pour l'avenir. Mangeant, buvant, dormant, pauvre mais sans besoin d'argent, je suis citoyen international, spectateur ayant payé sa place fort cher et applaudissant ou sifflant quand cela me plaît. Jusqu'ici je n'ai employé que le sifflet. »

Quant à Parquet, retiré à Beauvais, il se consolait avec la peinture. Ennemi de la réclame, de la démarche ou de l'intrigue, il se tenait à l'écart des coteries et du monde des artistes dont la manière de vivre et de penser cadrait peu avec les siennes.

Il avait conservé la plus inébranlable fidélité à la cause impériale à laquelle il se considérait enchaîné par devoir de reconnaissance plus que par conviction politique.

Après 1870 il se trouva en butte à une certaine malveillance qui le dégoûta de continuer à envoyer ses œuvres dans les salons officiels. Au lieu de les voir comme sous l'Empire, placées à la cimaise ou admises à l'honneur du salon carré, elles étaient accrochées aux places les moins favorables. Aussi de 1871 jusqu'à sa mort n'exposa-t-il plus que seize fois et seulement des tableaux de moindre importance ou des aquarelles... Il préférerait envoyer ses œuvres dans les expositions de province ou de l'étranger, dans celles particulières aux sujets de sports comme l'exposition canine ou celle du concours hippique. Elles s'y trouvaient placées plus en évidence afin de pouvoir être mieux appréciées par les amateurs de scènes de chasse ou de sport. Il y recueillit de nombreuses récompenses et médailles (1).

Au cours de la deuxième partie de son existence Parquet peignit notamment les rendez-vous de chasse des équipages de Talhouet, du Prince Murat, des Chézelles, etc.

Le musée de Beauvais s'honore de posséder notamment le portrait de « Vermouth ».

A 81 ans Parquet peignait encore et mettait la dernière main à deux compositions importantes qu'il avait réservées pour son

(1) Médaille de bronze à l'exposition de Saint-Quentin, 1859 ; Médaille de vermeil à l'exposition d'Amiens, 1885 ; Mention honorable au concours du Figaro en 1886 ; Mention honorable à l'exposition de Blanc et Noir à Paris, 1886 ; Diplôme hors-concours de la Société des Beaux-Arts de Limoges, 1886 ; Diplôme hors-concours de la Société des Beaux-Arts des Pyrénées-Orientales, 1886 ; Mention spéciale à l'exposition de Poitiers, 1887 ; Diplôme d'honneur de première classe à l'exposition de Londres, 1888 ; Médaille de vermeil à l'exposition de Châteauroux, 1888 ; Médaille de bronze à l'exposition de Blanc et Noir à Paris, 1890 ; Médaille d'argent à l'exposition de Scheveningen (Pays-Bas), 1892 ; Médaille de bronze à l'exposition de Poitiers, 1887.

fil : l'une représentait « la vision de saint Hubert » et l'autre « un hallali de sanglier » que les Allemands ont emporté en 1940.

Après une magnifique vieillesse sans la moindre infirmité, Parquet disparut le 16 octobre 1908, après quelques mois de maladie, étant dans sa 83^e année.

Si les vallons et les futaies de notre belle forêt ont continué à résonner du son du cor, l'absence de tout équipage officiel a tenu, depuis 1870, la situation de peintre de la Vénerie en sommeil. Autour de chaque équipage particulier gravitent des peintres, souvent de grand talent. De nombreux ouvrages de Vénerie sont encore illustrés de nos jours, tels « Les conseils d'un vieux veneur », œuvre du Marquis de l'Aigle, une des plus nobles figures de la Vénerie contemporaine. L'objectif du photographe se charge par ailleurs de recueillir les incidents de chasse mais la couleur n'y est pas.

Les méthodes ont changé, le cadre est resté le même et nous formons des vœux pour que Compiègne voie dans l'avenir se renouer les vieilles traditions qu'illustrera le pinceau d'un nouveau Parquet.

de VALROGER.

REPertoire DES TABLEAUX

de M. Gustave PARQUET

TOILES-EXPOSÉES AUX SALONS DES CHAMPS-ÉLYSÉES DE PARIS.

- 1 En 1857 APRÈS LA LUTTE, acheté par le marquis de Villeplaine.
- 2 1859 CHEVAUX DE POSTE, Troupier, Arator, Compère Thomas, étalons boulonnais du haras impérial d'Abbeville, actuellement chez Mlle Mandre à la Bertauche.
- 3 » CHEVAUX DE CHASSE, Georges (du haras d'Abbeville) et Tom, chez Mlle Mandre.
- 4 1861 JEAN DUQUENNE, pur sang irlandais, fait pour le baron de la Motte de Maissemy.
- 5 » OUVRIER, trotteur normand, fait pour le baron de la Motte de Maissemy.
- 6 » JACQUES, poney écossais monté par Gaston de la Motte de Maissemy ; au même.
- 7 » BULL-TERRIER CHASSANT UN RAT.

- 8 1863 FRANC-PICARD, cheval de courses peint pour le baron de la Motte de Maissemy.
- 9 » THE HUNTSMAN, cheval de courses peint pour le baron de la Motte de Maissemy.
- 10 » NEDJID, cheval barbe de courses peint pour le baron de la Motte de Maissemy.
- 11 1865 RELAIS DE CHIENS DE LA VÉNERIE IMPÉRIALE, au palais de Compiègne.
- 12 » BOBY.
- 13 1866 PORTRAIT ÉQUESTRE DE S. A. LE PRINCE JOACHIM MURAT (en colonel des Guides), peint pour le prince.
- 14 » UN DÉCOUPLÉ DE LA VÉNERIE IMPÉRIALE. Au palais de Compiègne.
- 15 1867 ICARE. Fait pour le Duc d'Elchingen.
- 16 1868 RENDEZ-VOUS DE LA VÉNERIE DE L'EMPEREUR. Au palais de Compiègne.
- 17 » UN VALET DE CHIENS DE LA VÉNERIE DE L'EMPEREUR. Dessin.
- 18 1869 LE VOLCELEST. Acheté par le marquis d'Espeuilles.
- 19 » MONARQUE-PHÉNOMENON. Aquarelle.
- 20 1870 UN RENDEZ-VOUS DE L'ÉQUIPAGE PICARD-PIQU'HARDY. Fait pour le vicomte Roger de Chézelles.
- 21 » DEUS ILLIS HÆC OTIA FECIT. Chevaux de chasse à la prairie, fait pour le vicomte Arthur de Chézelles.
- 22 1874 LE HARAS DE PLAINVAL. Brigadier, Monplaisir, La Parisina, Campagnard, chevaux pur sang à la prairie. Fait pour M. Boulard.
- 23 1876 TROIS AMIS. Fait pour le comte d'Heursel.
- 24 1874 LE CHEVAL DU PIQUEUR. Aquarelle.
- 25 » LE SHOOTING-PONEY. Aquarelle.
- 26 1879 VERMOUTH ; Vieux type de cheval irlandais. Au musée de Beauvais.
- 27 1880 L'INVITÉ ; Cavalier en habit rouge. A M. Cavalier-Forest.
- 28 » IL ATTEND QU'IL PLAISE A SON MAITRE DE SE LEVER. Chien d'arrêt dans un appartement. Vendu plus tard à l'exposition de Poitiers.
- 29 1881 AU VERT.
- 30 » LE VOLCELEST.
- 31 1882 FOX. Portrait de chien fait pour Mme Raimbault.
- 32 1889 BRAQUE et BASSET.

- 33 1890 L'EMBALLÉ. Jeune invité venant bousculer un piqueur. Au commandant Parquet.
- 34 » HALLALI D'UN DAGUET. A la vicomtesse Jurien de la Gravière.
- 35 1891 LE CHEVAL DU GÉNÉRAL. Portrait de cheval. Au Général Duc d'Elchingen.
- 36 1892 HALLALI D'UN DAGUET.
- 37 1898 UN RALLYE D'OFFICIERS. Au commandant Parquet.

TABLEAUX DIVERS.

- 38 RENDEZ-VOUS DE L'ÉQUIPAGE DU MARQUIS DE TALHOUET AU LUDE. Grand tableau fait pour le marquis de Talhouët.
- 39 RENDEZ-VOUS DE L'ÉQUIPAGE DU PRINCE MURAT A CHAMBLY. Grand tableau fait pour le prince Murat.
- 40 UN DÉCOUPLÉ DE L'ÉQUIPAGE PICARD-PIQU'HARDY EN FORÊT DE COMPIÈGNE. Grand tableau fait pour le vicomte Gaétan de Chézelles.
- 41 LA FAMILLE D'HINNISDAL A CHEVAL A TILLOLOY, EN 1893. Grand tableau fait pour le comte d'Hinnisdal.

PORTRAITS ÉQUESTRES.

- 42 S. A. LE PRINCE IMPÉRIAL A 12 ANS, sur le cheval que lui avait donné le sultan d'Egypte. Fait pour S. M. l'Empereur Napoléon III et conservé par l'Impératrice Eugénie dans sa chambre à Chislehurst. Acheté depuis par le musée de Pierrefonds.
- 43 LE GÉNÉRAL PAJOL, en colonel des dragons de l'Impératrice. Fait pour le général Pajol.
- 44 LE MARQUIS DE LA TOUR-MAUBOURG, en officier de la vénerie impériale. Fait pour le marquis de la Tour-Maubourg.
- 45 LE COMTE HEEREN, en tenue de la vénerie impériale. Fait pour le comte Heeren, ministre plénipotentiaire des villes Hanséatiques.
- 46 LE COMTE DE GASSER. Fait pour le comte de Gasser, premier secrétaire de l'ambassade de Bavière à Paris.
- 47 LE COMTE EMILE DE SONGEONS, en tenue de l'équipage du marquis de l'Aigle. Fait pour le comte de Songeons.
- 48 LE COMTE DE SONGEONS, en tenue de son équipage. Fait pour le comte A. de Songeons.
- 49 LE COMTE DE JUIGNÉ, fait pour lui-même.
- 50 LE COMTE GEORGES DE TALHOUET, fait pour lui-même.
- 51 LE COMTE DE LA POEZE, en habit rouge, fait pour lui-même.
- 52 LE COMTE DE JARNAC, fait pour lui-même.

- 53 LE VICOMTE GAETAN DE CHEZELLES, fait pour lui-même.
- 54 LE PRINCE JOACHIM MURAT enfant. Fait pour S. A. le prince Murat.
- 55 LA PRINCESSE ANNA MURAT enfant, sur son âne. Fait pour S. A. le prince Murat.
- 56 LE BARON GASTON DE LA MOTTE, enfant. Fait pour le baron E. de la Motte.
- 57 LE BARON DE LA MOTTE à 30 ans. Fait pour le baron E. de la Motte.
- 58 LE VICOMTE H. D'HEURSEL enfant. Fait pour le comte d'Heursel.
- 59 M. RIBEAUCOURT, de Roubaix, sautant une barrière. Fait pour lui-même.
- 60 ROGER PARQUET, fils du peintre, à 10 ans, sur sa jument Sarah.

PORTRAIT EN PIED.

- 61 M. LOUIS GROMART chassant à tir dans les bois de Savignies. Fait pour lui-même.

ÉTUDES POUR PORTRAITS.

- 62 LA VICOMTESSE GAËTAN DE CHEZELLES en tenue de l'équipage Picard-Piqu'Hardy. Donnée à elle-même.
- 63 LA COMTESSE DE BERTIER-DE SAUVIGNY. Donnée à elle-même.

PORTRAITS DE CHEVAUX.

- 64 FITZ-GLADIATOR, étalon du haras du Pin fait pour le général comte Fleury, grand écuyer (reproduit en litho par A. Sirouy).
- 65 CHEVAL BAI du prince Impérial. Fait pour le prince Impérial.
- 66 TIPLER. Fait pour le baron de la Motte de Maissemy, inspecteur général des haras.
- 67 COLONEL. Fait pour le baron de la Motte de Maissemy, inspecteur général des haras.
- 68 TURBIGO, étalon boulonnais. Fait pour le baron de Fourment.
- 69 CHEVAL MONTÉ PAR UN PIQUEUR SONNANT DE LA TROMPE.
- 70 CHEVAL DU COMTE D'HEURSEL.
- 71 CHEVAL DU COMTE D'HEURSEL.
- 72 EPINAL, étalon demi-sang du haras de M. Wattines. Fait pour M. Henri Wattines, de Roubaix.
- 73 CHEVAL et CHIEN DANS LE PARC DE M. WATTINES. Fait pour M. Henri Wattines, de Roubaix.

- 74 UN CHEVAL DE VOITURE. Fait pour M. Gustave Wattines.
- 75 UN CHEVAL DE CHASSE GRIS. Fait pour le comte de Ruillé.
- 76 UN CHEVAL ARABE. Donné à M. Roulleau, sculpteur.
- 77 UN CHEVAL GRIS CHARGÉ DE GIBIER. Fait pour M. Collemant.
- 78 CHEVAUX BOULONNAIS A LA FORGE. Fait pour M. Collemant.
- 79 UN CHEVAL DU BARON LAMBERT. Acheté par M. Genest.
- 80 UNE POULINIÈRE ET SON POULAIN. Fait pour le marquis de Montesquiou.
- 81 UNE JUMENT A LA PRAIRIE. Fait pour le comte Georges de Talhouët.
- 82 UN CHEVAL DE VOITURE. Fait pour M. Tourneville, de Lyons-la-Forêt.
- 83 UN CHEVAL. Fait pour M. Mazurel, de Roubaix.
- 84 CHEVAL D'ENFANT DU VICOMTE RICHARD DE CHEZELLES. Fait pour le vicomte Gaétan de Chézelles.
- 85 NARVAEZ. Pur sang alezan à la prairie. Au commandant Parquet.
- 86 UN CHEVAL. Fait pour le vicomte Arthur de Chézelles.
- 87 NARCISSE. Fait pour le comte de Songeons.
- 88 CHEVAL GRIS. Fait pour M. Paul Parquet.
- 89 SARAH, sur fond de verdure. Au commandant Parquet.

AQUARELLES.

- 90 UN CHEVAL. Faite pour le comte de Valon, au château de Rosay.
- 91 UN CHEVAL. Faite pour le marquis de Castel-Bajac.
- 92 BICHETTE, jument de selle. Faite pour M. Boissel à Lyons-la-Forêt.
- 93 UN CHEVAL PERCHERON. Faite pour M. Audy à Compiègne.
- 94 NARCISSE, étalon pur sang. Faite pour le comte René de Songeons.
- 95 SEA WAVE et ROYAT, chevaux de course. Faite pour le duc de Brissac.
- 96 ECLYPSE attelé. Faite pour le baron Edouard de la Motte.
- 97 PADDY sautant monté. Faite pour le baron Edouard de la Motte.

PORTRAITS DE CHIENS.

- 98 DEUX CHIENS DE LA VÉNERIE IMPÉRIALE favoris du Prince Impérial. Faits pour S. A. le Prince Impérial.
- 99 CHIEN D'APPARTEMENT. Fait pour Mme Heine-Furtadso.
- 100 CHIEN D'APPARTEMENT. Fait pour Mme Heine-Furtadso.
- 101 CHIEN D'APPARTEMENT. Fait pour la duchesse de Rivoli.
- 102 CHIEN D'APPARTEMENT. Fait pour Mlle de Boisdemets.

- 103 PETIT NELL, chien d'appartement. Fait pour Mme René Caucurte.
- 104 CHIEN DU LAOS. Fait pour Mme Paul Parquet.
- 105 NINETTE, chien de salon. Fait pour Mme Paul Parquet (disparu en 1940).
- 106 CHIEN DE CHASSE A TIR. Fait pour le marquis de Villeplaine.
- 107 FOLLETTE, chienne d'arrêt, à M. Dufour de Beauficelle.
- 108 LEVRETTE et BULL. Fait pour le comte de Ruillé.
- 109 TÊTE DE CHIEN. Fait pour Mme Chevallier-Forest.
- 110 VALET DE CHIENS DE LA VÉNERIE IMPÉRIALE AVEC SA HARDE. Au marquis de Lubersac.
- 111 DEUX CHIENS DE LA VÉNERIE IMPÉRIALE. Au marquis de Lubersac.
- 112 VALET DE CHIENS ET SA HARDE. Fait pour le marquis de Talhouët.
- 113 LE CRIME DE SANNOIS : Les préliminaires. Chien et perroquet. A M. René Caucurte.
- 114 LE CRIME DE SANNOIS : La perpétration interrompue. Chien et perroquet. A M. René Caucurte.
- 115 PAPA MIRO, basset sur l'escalier de la Taule. Au commandant Parquet.

AQUARELLES.

- 116 TÊTE DE CHIEN D'ARRÊT. Faite pour M. René Caucurte.
- 117 ALBUM DE CHIENS (portraits). Faite pour M. René Caucurte.
- 118 CHIEN DE SALON. Faite pour la baronne de la Motte.

SUJETS DIVERS.

- 119 UN DÉCOUPLÉ DE LA VÉNERIE IMPÉRIALE. Acheté par le prince Murat.
- 120 SCÈNE DE CHASSE DE LA VÉNERIE IMPÉRIALE. Acheté par le général marquis d'Espeuilles.
- 121 SCÈNE DE CHASSE DE LA VÉNERIE IMPÉRIALE. Acheté par le général marquis d'Espeuilles.
- 122 LE DÉBUCHÉ EN PLAINE. Acheté par le prince Murat.
- 123 UN RELAIS DE CHEVAUX DE LA VÉNERIE IMPÉRIALE. Donné à M. Bournant, critique d'art.
- 124 UN CHEVAL DE GÉNÉRAL.
- 125 UN VALET DE CHIENS A CHEVAL DE LA VÉNERIE IMPÉRIALE. A M. René Caucurte.
- 126 UN CERF HALLALI AU CLAIR DE LUNE.
- 127 A LA VOIE. Acheté par le comte de Bertier de Sauvigny.
- 128 CERF BRAMANT.
- 129 LE RENSEIGNEMENT. Acheté par le vicomte Henri de Chézelles.

- 130 LA BRISÉE.
- 131 SCÈNE DE CHASSE. Acheté par M. Gravier.
- 132 CERF BRAMANT AU COUCHER DU SOLEIL. Acheté par M. Paul Parquet.
- 133 NOS GARDIENS : Deux chiens danois au clair de lune. Acheté par M. Paul Parquet.
- 134 UN BIEN ALLER. Donné à Mlle Mandre.
- 135 UN CUIRASSIER A CHEVAL. Donné au colonel Mandre.
- 136 UN CHEVAL DE CHASSE. Donné au comte Paul de Corberon.
- 137 UN CHEVAL DE TRAIT HARNACHÉ. Donné à M. Aubineau.
- 138 C'EST ELLE QUE TON PÈRE MONTAIT A MAGENTA. Donné à M. Henri Sagot.
- 139 EPAGNEUL PICARD GARDANT LE GIBIER. Donné à M. Chevalier-Forest.
- 140 L'AMITIÉ. Donné à M. Chevalier-Forest.
- 141 FIRMIN, piqueur de la vénerie impériale. Donné au comte de Songeons.
- 142 BIEN ALLER EN FORÊT DE HEZ. Disparu en 1940.
- 143 HALLALI DE SANGLIER. Disparu en 1940.
- 144 LE REPOS APRÈS LA VICTOIRE, pur sang alezan dans une prairie. Disparu en 1940.
- 145 LA VISION DE SAINT HUBERT. Au commandant Parquet.
- 146 RALLYE D'ENFANTS. Au commandant Parquet.
- 147 LIÈVRE CHASSÉ PAR DEUX CHIENS. A M. Yves Porteu de la Morandière.
- 148 NÉGRO. Cheval noir à l'écurie. Au commandant Parquet.
- 149 EN ATTENDANT L'AVOINE. Cheval gris à l'écurie. Au commandant Parquet.
- 150 A LA VOIE, scène de chasse de la vénerie impériale. Au commandant Parquet.
- 151 LOUP SE FORLONGEANT. Au commandant Parquet.
- 152 CHEVREUIL POURSUIVI PAR LES CHIENS. Au commandant Parquet.
- 153 UN VOL DE CANARDS SAUVAGES SUR UN ÉTANG. Au commandant Parquet.
- 154 UNE GARENNE DANS LES DUNES. Au commandant Parquet.
- 155 LA MARGUERITE EFFEUILLÉE AU COIN DU PARC. Au commandant Parquet.
- 156 TERRÉ. Lapin poursuivi par deux bassets. Au commandant Parquet.
- 157 LIÈVRE COURANT. Au commandant Parquet.
- 158 POULINIÈRE ET SON POULAIN A LA PRAIRIE. Au commandant Parquet.
- 159 LA RENCONTRE IMPRÉVUE. Sanglier débouchant sur un veneur. Au commandant Parquet.

- 160 LES ÉBATS DE LAPINS DANS LE PARC AU SOLEIL COUCHANT.
Au commandant Parquet.
- 161 CERF COUCHÉ. Au commandant Parquet.
- 162 LES HÉRONS A LA FONTAINE. Au commandant Parquet.
- 163 LA LEÇON D'ÉQUITATION. Au commandant Parquet.
- 164 UNE GARENNE. Donné à M. François Dommange.
- 165 DEUX CHIENS DE MEUTE DANS LE PARC DE SONGEONS. Au commandant Parquet.
- 166 UN RELAIS DE CHIENS DE LA VÉNERIE IMPÉRIALE. Au commandant Parquet.
- 167 CHIEN RAPPORTANT UNE MOUETTE SUR LA PLAGE DU CROTOY. Au commandant Parquet.
- 168 CERF ET BICHE COUCHÉE. Au commandant Parquet.
- 169 DEUX CHEVAUX ALEZANS A L'ABREUVOIR EN PRAIRIE. Au commandant Parquet.
- 170 CHEVAL ALEZAN A L'ÉCURIE. Au commandant Parquet.
- 171 AVANT LA COURSE. Cheval pur-sang conduit par un lad. Au commandant Parquet.
- 172 POSTIÈRE DE LA VÉNERIE IMPÉRIALE. Au commandant Parquet.
- 173 UN RELAIS DE CHEVAUX DE LA VÉNERIE IMPÉRIALE. Au commandant Parquet.
- 174 UN CHEVAL DE PIQUEUR DE LA VÉNERIE IMPÉRIALE ATTACHÉ A UNE BARRIÈRE DE FORÊT. Au commandant Parquet.
- 175 UN CHEVAL DE GÉNÉRAL HARNACHÉ. Au commandant Parquet.
- 176 DEUX CHIENS D'ARRÊT. Au commandant Parquet.
- 177 UN CHEVAL DE LA VÉNERIE IMPÉRIALE A L'ÉCURIE. Au commandant Parquet.
- 178 DAGUET MORT. Disparu en 1940.
- 179 LE VENEUR CALME, assis au pied d'un arbre, son cheval blanc auprès de lui. Disparu en 1940.
- 180 VALET DE CHIENS A CHEVAL AVEC SA HARDE. Relais de l'équipage du marquis de l'Aigle. Disparu en 1940.
- 181 PIQUEUR DE LA VÉNERIE IMPÉRIALE DEVANT PIERREFONDS. Disparu en 1940.
- 182 HALLALI DE SANGLIER. Tableau rond disparu en 1940.
- 183 ETALON BOULONNAIS. Disparu en 1940.
- 184 JEUNE FILLE APRÈS LA CHASSE. Disparu en 1940.
- 185 CHEVAL ARABE BAI. Au commandant Parquet.
- 186 CHEVAUX DE CHASSE. Vendu chez Lecomte.
- 187 CHEVAUX A L'ABREUVOIR.
- 188 RETOUR DE CHASSE.
- 189 LA CHASSE DANS LE PARC.
- 190 REMISE A LA VOIE.

- 191 EN COURSE.
- 192 LES NUAGES DANS NOS PLAISIRS. Vendu en 1902.
- 193 LES NUAGES DANS NOS PLAISIRS (pendant). Vendu en 1902.
- 194 COCO. Vendu en 1897.
- 195 PROMENADE DE CHIENS. Vendu à Rodez.
- 196 CHIENS BASSETS A L'ABREUVOIR.

AQUARELLES au commandant Parquet.

- 197 OFFICIER DE LA VÉNERIE IMPÉRIALE.
- 198 VALET DE CHIENS DE LA VÉNERIE IMPÉRIALE.
- 199 VALET DE CHIENS DE L'ÉQUIPAGE DU MARQUIS DE L'AIGLE, en relais avec sa harde.
- 200 LE RETOUR DES CHEVAUX DE CHASSE, alezan et noir.
- 201 APRÈS LA VICTOIRE : Blaireau mort et chiens terriers.
- 202 CHIEN DE LA VÉNERIE IMPÉRIALE.
- 203 idem.
- 204 idem.
- 205 idem.
- 206 UN DÉPART DES CHEVAUX DE CHASSE.
- 207 UN RELAIS DE CHEVAUX DE CHASSE.
- 208 CERF SUR SES FINS.
- 209 BAT L'EAU DE SANGLIER.
- 210 UN REQUÊTÉ DE LA VÉNERIE IMPÉRIALE.
- 211 VALET DE CHIENS DE LA VÉNERIE IMPÉRIALE A CHEVAL ET SA HARDE.
- 212 UN CHEVAL DE SELLE BLANC. Disparu en 1940.
- 213 BOULONNAIS GRIS A L'ÉCURIE. Donné à M. Aubineau.
- 214 UN BAT L'EAU. Donné au baron de la Motte.
- 215 UN CHEVAL ARABE HARNACHÉ. Donné au baron de la Motte.
- 216 SCÈNE DE CHASSE. Donné à M. Maurice Domange.
- 217 DEUX SUJETS DE CHASSE. Vendus au comte de Bertier de Sauvigny.
- 218 SHOOTING-PONEY. Donné à M. Guimier.
- 219 LE CHEVAL DU REITRE. Vendu au colonel Delannoy.
- 220 CHEVAL CHARGÉ DE GIBIER. Donné au Dr Danlos.
- 221 AMAZONE EN TENUE DE CHASSE. A Mlle Mandre.
- 222 LA CHASSE DANS LE PARC. Donné à Mme du Bellay.
- 223 CHASSE AU MARAIS. Exposé à Nantes en 1872 (1).

(1) Gustave Parquet a illustré un certain nombre de volumes comme :

L'Homme de cheval et Vieille Vénérie du vicomte Henri de Chézelles ;

Les grandes guides, de Donatien Lévesque ;

Les annuaires de la vénerie française 1893, 1899, 1901, édités chez Pérault frères ;

Les hommes de cheval du baron de Vaux ;

L'art équestre, de Barroil.